

RETOUR A LA FOI CATHOLIQUE DE L'UN DES PLUS
ARDENS APOTRES DU RONGISME EN ALLEMAGNE.

Le schisme germano catholique vient d'éprouver une défection qui, pour n'être pas la première, n'en a pas moins fait une impression profonde en Allemagne; on peut même la considérer comme un symptôme de l'inévitable dissolution de la secte.

L'Allemagne méridionale paraissait offrir au rongisme un terrain beaucoup moins favorable à son extension que la Prusse, où il avait pris naissance, la Saxe et les souverainetés adjacentes. Bade et le Wurtemberg surtout, bien que ces deux Etats lui eussent fourni un petit nombre de mauvais prêtres catholiques, depuis long-temps corrompus en fait de doctrine aussi bien que de morale, se montraient plus particulièrement opposés à cet incompréhensible système d'un soi-disant *calholicisme*. En vain un sieur Butterslein, prêtre suspens, et pendant quelques années détenu pour méfaits civils dans une prison de l'Etat, avait-il profité des premiers jours de son établissement, pour se déclarer rongiste, et pour inviter quelques individus sans croyances à se former, sous sa direction, en une communauté rongienne; cet appel fut d'autant moins écouté, que son auteur traînait ignominieusement son apostolat dans toutes les tavernes de Stuttgart. Mais alors se leva tout-à-coup sur l'horizon du rongisme wurtembergeois, une sorte de comète dont l'apparition fut saluée des acclamations confuses de tous les mécréans d'Allemagne.

C'était Julien Chownitz (dit Joseph Chovanetz), qui, sous ce dernier nom s'était fait une réputation dans la littérature et dans les journaux romantiques. Il se trouvait alors directeur d'un journal appelé *Poste arcélégré d'Ulm*, ville où il faisait sa résidence. Cet écrivain, catholique de naissance, mais non plus de foi, embrassa tout à coup le rongisme, avec une véhémence de zèle et d'apparante ferveur qui le classa d'emblée parmi les colonnes du nouveau temple que Ronge venait d'élever au rationalisme prétendu religieux.

Suivant ses propres aveux, c'était le désordre de ses mœurs qui, successivement et après de longs combats, l'avait transformé en ennemi de cette Eglise à laquelle son enfance, guidée par une mère éminemment chrétienne, et sa première adolescence avaient été profondément dévouées. La philosophie de Hegel, puis celle des Bruno Bauer et des Feuerbach, l'avaient peu à peu fait tomber dans les abîmes du *néhilitéisme*, ainsi qu'il le dit lui-même.

"Le désespoir, dit-il plus loin dans le récit qu'il a fait de ses égaremens et de sa conversion, saisit tout mon être moral; l'abîme, le vide qui désolaient mon cœur m'engloutirent tout entier; penser, examiner, savoir même, tout cela ne me donnait plus aucun repos; ainsi j'en revins à me précipiter dans le plaisir; je m'y plongeais comme un furieux, empressé d'en finir avec la vie!"

C'est dans cette effrayante situation que le rongisme, cette religion des *rélicences* et des *suppressions négatives*, lui apparut comme un rocher au milieu de l'Océan. Il le saisit, dit-il, l'escalada, et se trouva tout-à-coup à la hauteur de ses *lumineuses conceptions*. Il lui fallait une révélation, mais sans force obligatoire pour la raison, et moins encore pour la conscience: il se fit *catholique-allemand*.

"Toutefois, et en dépit de son scepticisme (c'est toujours lui qui parle), il éprouvait souvent une inexplicable impulsion, une sorte de violence morale qui le forçait d'entrer dans les églises catholiques; l'incrédule était souvent vu agenouillé au pied des autels. Certains appelaient cela de l'hypocrisie; mais ceux qui résonnent ainsi ne connaissent pas le cœur humain. Tel se gonfle et fait parade d'une incrédule orgueilleuse, qui, dans la solitude de sa demeure, éprouve, ne fût-ce que pendant quelques instans, des pensées de foi en Dieu et en son éternité, et alors quelque amer soupir se dégage malgré lui de sa poitrine."

Chownitz venait de faire le pas décisif. Un pamphlet, intitulé: *Une défection de Rome, lettre d'adieu à la hiérarchie*, inondait les librairies hétérodoxes de l'Allemagne, et l'apostat y avait acquis une gigantesque célébrité. Alors il se crut de force à prendre une attitude prépondérante dans la secte, en se faisant lui-même fondateur d'une communauté, dite *Eglise rongienne*. C'est ici qu'il faut spécialement s'attacher à ses récits, si l'on veut se faire une idée de ce qu'est une parcelle Eglise. "Je ne suis pas, dit-il dans sa rétractation, homme à m'armer du ridicule lorsqu'il s'agit de combattre des faits ou des choses de quelque importance; mais, en vérité, quiconque a pu

connaître le germano catholicisme comme je le connais, ne pourra parler de lui qu'avec pitié, et c'est encore le mode le plus doux de s'occuper de lui.

"Deux hommes s'étaient trouvés, puis quatre, puis cinq, qui, sous ma direction, consentirent à s'organiser en Eglise. Pour ma part, je prenais la chose au sérieux, bien que, de temps à autre, j'entendisse, comme le grand réformateur, au fond de ma conscience une voix accusatrice me demandant si ce que j'entreprenais était juste, et loyal, et s'il était bien possible que je comprisse mieux les choses que cette Eglise qui, depuis quinze cents ans, enseigne les hommes? (V. les écrits de Luther.) Ces questions n'avaient pour moi rien qui pût m'intimider, et je continuai mon œuvre résolument, sans scrupule et sans remords."

"Nous avions tenu plusieurs assemblées publiques, où moi seul étais toujours chargé de parler, les autres n'étant bons qu'à me prêter l'oreille. J'avais été à l'unanimité nommé président, un autre secrétaire, et un troisième (sur six) caissier, *emploi jugé le plus important de tous*, comme souvent je l'avais fait entendre dans mes discours. Le magistrat urbain nous avait cédé un local, où je fis établir un autel que j'eus soin de couvrir d'une pièce d'étoffe écarlate, et d'ornier d'un petit crucifix de verre et de deux bougies. Placé derrière cet autel, tous les dimanches je débitais pendant deux ou trois heures des homélies qu'écoutaient ordinairement trois à quatre cents curieux que nos journaux prétendaient être des membres de notre Eglise; en réalité nous n'étions que douze et quelquefois quinze. Alors tous les journaux hétérodoxes d'Allemagne me proclamaient le *grand apôtre de la Souabe*. Mais hélas! qui eût lu au fond de mon cœur!

"Un des membres les plus zélés de notre commune, le barbier Treü, était notre poète. Nous lui confiâmes, *ad interim*, le sacerdoce de notre Eglise; mais, dès la première fois, nous nous aperçûmes du tort immense que nous avions eu d'avoir oublié de lui faire préalablement réciter son *Pater*. A la quatrième demande il demeura court; en sorte que, moi, président et prédicateur de la communauté, je fus obligé de le tirer d'embaras. Nul n'osera contredire ce fait qui eut pour témoins une trentaine de bourgeois de la ville. Mes deux assistans s'entendaient en questions religieuses, notamment en ce qui concernait notre nouvelle confession, autant que des sauvages s'entendent en trigonométrie; en revanche, ils étaient extrêmement dociles, me singeant en toutes choses, et exécutant ponctuellement tout ce que je leur ordonnais de faire.

"Nous avions appelé à notre aide le soi-disant curé Kerbler, que les journaux nous avaient dépeint comme un véritable enchanteur en affaires rongiennes. Nous espérions que par sa faconde il parviendrait à nous procurer de nouveaux frères. Dans le nombre de quinze que nous n'avions pu encore dépasser, l'on comptait un littérateur, un écrivain public, un quartier-maître de régiment, et notre barde, le barbier; le reste ne se composait que de journaliers, de terrassiers et de surveillans des ouvriers employés aux travaux de la forteresse d'Ulm.

"Nous nous rendîmes, Kerbler et moi, chez le doyen protestant Landerer, avec qui Kerbler, dont le langage avait pris, de prime abord, le caractère de la plus haute impertinence, entra en une dispute tellement malhonnête, que le doyen le mit à la porte en lui défendant, pour l'avenir, l'entrée de sa maison."

Nous faisons grâce à nos lecteurs de mille autres insolentes prétentions de ce pasteur de nouvelle mode, pour le suivre, un seul instant, dans l'oratoire de la secte. Son sermon stéréotypé fut, comme d'ordinaire, un commentaire sur la texte: *Il y aura un seul troupeau et un seul pasteur*. Il donna sa communion à qui voulut la recevoir; *il ne faut pas*, nous dit-il dans un langage grossièrement impie, *plus de cérémonie pour distribuer un morceau de pain et un gobelet de vin*. Il déclara, le même soir, avoir reçu l'acte d'accession de dix à douze néophytes, tandis qu'un seul y avait apposé sa signature. Plusieurs autres traits d'imposture et d'hypocrisie, b'entôt dévoilés, l'obligèrent à s'éloigner d'Ulm avec moins de fracas qu'il n'y était venu.

"Après lui la communauté songea à se renfoncer par l'acquisition d'un sieur Würmlé, prêtre apostat du diocèse de Constance. Emule d'hypocrisie avec son prédécesseur, il ne marchait que d'un pas lent, la tête inclinée et les yeux baissés. Mais à peine se vit-il installé qu'il s'équipa avec luxe, chercha un bel appartement, aux frais de la commune. A quoi bon cette dépense, lui demandai-je avec une confiante amitié? Le révérend souri